

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de décembre à mai) les vacances exceptées



L'ÉTUDIANT

Organe de la Fédération Universitaire Laval

ISAIE NANTAIS, directeur.

ABONNEMENT :
Canada et États-Unis, . . . 1 piastre.
Étranger, . . . 7 fr. 50.
Il est strictement payable à l'avance.

NOTRE DEVOIR

“ Quelle conduite les Canadiens-français de Québec doivent-ils tenir pour aider les Canadiens-français d'Ontario ”.

RÉPONSE DE M. OLIVAR ASSELIN

Notre devoir le plus urgent envers nos compatriotes d'Ontario, c'est de leur envoyer l'argent dont ils ont besoin pour obtenir justice des tribunaux britanniques — s'ils le peuvent. Même dans l'incertitude de vaincre, une minorité qui se respecte et qui veut vivre ne doit jamais abdiquer un droit sans combattre. On a dit que la suppression du français comme langue officielle dans l'Ouest était inévitable; mais il y avait assez des Anglais à réclamer cette mesure, et les plaidoyers faits par des Canadiens-Français pour la justifier forment une page d'abjection que notre race relira avec dégoût le jour où elle aura pris une plus claire conscience de sa dignité. De même nous avons en Ontario le devoir de disputer le terrain pouce par pouce, avec toutes les armes à notre disposition. Les grands olympiens qui se lavent les mains de ces luttes pénibles, livrées prosaïquement à coups de dollars, restent prudemment à l'écart de tout mouvement de protestation, feignent de croire qu'ils peuvent adoucir MM. Pyne et Hoeken — et à la fois, cela va sans dire, continuer d'empriser leurs “chairs” compatriotes — en vantant Molière, Racine et Veuillot devant des cercles de vieilles dames à moitié gâteuses, avec des grâces négligées et des airs entendus de vieux “cabotins” — ceux-là, n'hésitent pas à les qualifier, ce sont des traîtres. Il faut lutter pour vaincre. Il faut aussi lutter pour lutter: la race canadienne-française ne se sauvera que si elle comprend enfin que la lutte pour la justice, quelle qu'en doive être l'issue, a sa vertu propre, qui est d'ennoblir ceux qui s'y consacrent, en les faisant participer d'une spiritualité supérieure.

Mais nous du Québec, qui sommes censés donner le ton à la vie française en Amérique, pénétrons-nous bien de ceci, qu'un droit constitutionnel ne vaut guère que par le parti qu'on en sait tirer. Il ne nous suffit pas de faire maintenir l'enseignement du français à l'école, il nous faut encore imposer à nos compatriotes anglais sinon l'amour, au moins l'estime du français — et non seulement du français qu'ont écrit Molière, Racine et Veuillot, mais du français qui s'enseigne dans nos écoles, du français que nous parlons dans la famille, dans la rue, dans les bureaux, dans les parlements, sur la place publique. M. Hoeken apprendrait à savourer Molière dans le texte, qu'il se pourrait encore que cela ne le rapprochât pas du tout des Canadiens-Français; qu'au contraire cela servirait seulement à le confirmer dans le préjugé, assurément très regrettable, qu'il n'y a rien de commun entre Molière et certains rédacteurs de la Presse.

Tout d'abord, posons en principe que jamais un peuple de vie économique et politique inférieure n'eût le moindre prestige ni n'exerça la moindre influence intellectuelle hors de ses frontières. La Grèce de l'époque romaine ne fait exception à cette règle qu'en apparence: à Rome comme ailleurs, le rôle qu'elle avait joué sur la scène politique était encore présent à toutes les mémoires; elle avait gardé dans sa défaite une splendeur matérielle que les rapaces proconsuls romains ne savaient que trop apprécier. Le rayonnement extraordinaire de la pensée juive en Asie mineure, à Alexandrie et jusqu'en Grèce vers la même époque ne surprend de même qu'au premier coup d'oeil: sous tous ses maîtres le Juif avait conservé l'unité et la continuité de pensée qui sont le principe le plus actif de vie politique; les obscurs missionnaires qui étaient en train de conquérir le monde au monothéisme juif quand parut le Christ et après lui saint Paul, étaient soutenus par une foi inébranlable à la résurrection prochaine de la nation juive. A l'époque moderne, on a vu des nationalités déprimées naguère forcer en quelques années l'attention puis l'admiration du monde par leurs oeuvres intellectuelles; pour n'en nommer qu'une, citons les Tchèques, dont la situation, longtemps analogue à la nôtre, comporterait pour nous de si salutaires leçons si notre suffisance nous permettait de chercher des enseignements quelque part. Mais le relèvement économique et politique, qui avait été pour ces nationalités une des conditions essentielles de la renaissance intellectuelle, a été la condition non moins essentielle de leur réhabilitation intellectuelle aux yeux de l'étranger. Les Américains qui ont étudié à Paris admirent passionnément la littérature et l'art français; ils se font une gloire d'aller entendre et applaudir les conférenciers de l'Alliance française en tournée dans leur pays; mais leur sympathie intellectuelle pour les populations d'ouvriers et de manoeuvres franco-américains qui peinent dans les chantiers et les usines des États-Unis n'en est pas accrue d'un iota: à tort ou à raison, ils continuent de croire que ces populations, si admirables que d'autres jugent et que puisse être leur pieux attachement au souvenir de la France, ne vivent pas assez intensément de la vie française pour arrêter, même passagèrement, leur attention. Eussions-nous dans le Québec les écoles les plus parfaites du monde, nos compatriotes anglais des autres provinces seraient excusables de ne s'en pas douter tant que, avec une politique économique dirigée au profit de la haute finance anglaise et une presse “d'action sociale catholique” tout occupée à faire de la casuistique religieuse au profit de partis politiques, nous serons dans notre propre maison des “porteurs d'eau” et des “scieurs de bois”. Eussions-nous la plus belle littérature et la plus haute culture scientifique du monde, que nous ne pourrions pas faire un crime à l'Ontario de l'ignorer tant que nos journalistes et nos hommes politiques, effrayés de leur ombre, incapables d'une idée personnelle, apporteront dans la délibération des problèmes nationaux des âmes de castrats et des intelligences de concierges. Le patricien romain prenait des leçons de ses affranchis, quand ils étaient grecs et qu'il les savait venus directement des écoles d'Athènes: il n'en prenait point de ses esclaves. Montréal, à ce qu'on m'assure, est plein de docteurs-ès-lettres italiens, russes, polonais et juifs qui ont beaucoup plus de distinction intellectuelle que la plupart des membres de notre Société Royale et qui, en attendant d'avoir pu se familiariser avec les langues et les coutumes du pays, gagnent leur vie à malaxer du béton ou à porter l'oiseau: qui de nous les connaît? qui de nous se donne la peine de les découvrir?

Le tombeau de la négresse

Alors qu'il nous eût fui le grand vent des hivers,
Aux derniers ciels pâlis de mars, nous la menâmes
Dans le hallier funèbre aux odeurs de cinnâmes,
Où germaient les soupçons de nouveaux plants rouverte.

De hauts rameaux étaient criblés d'oiseaux divers
Et de tristes soupirs gonflaient leurs jeunes âmes.
Au limon moite et brut où nous la retournâmes,
Que l'Africaine dorme en paix dans les mois verts!

Le sol pieusement recouvrira ses planches;
Et le bon bengali, dans son château de branches,
Pleurera sur maint thème un peu de ses vingt ans.

Peut-être, revenues en un lointain printemps,
Verrons-nous, de son coeur, dans les huissons latents,
Éclorre un grand lys noir entre des roses blanches.

Emile NELLIGAN.

Pour inspirer aux Canadiens-Anglais le respect de notre langue, nous avons encore d'autres conditions à remplir. Pour l'instant je n'en indiquerai que trois.

La première, c'est de leur prouver que le français tel que nous le vivons, si je puis m'exprimer ainsi, ne nuit pas à notre formation intellectuelle. En d'autres termes, c'est d'abord de faire en sorte que nos écoles existent.

Et je n'entends pas ici parler de l'école primaire. Certes, malgré toute la joie que doivent nous causer la fréquence de plus en plus grande des congrès de “commissaires”, l'augmentation graduelle du traitement moyen des institutrices à \$150 par année, et quelques autres progrès d'égale importance, il y aurait de dures vérités à dire sur ce rouage de notre enseignement et sur l'ineptie de ceux qui le dirigent. J'ai en ce moment à l'esprit un livre de lecture adopté par presque tous nos corps enseignants pour sa prétendue supériorité, et dont la bonne fortune, réalisée sous le régime du laisser-faire, est précisément un des arguments les plus chers aux adversaires de l'uniformité obligatoire des livres de classe: on y lit entre autres choses que le siège de l'industrie du fer au Canada est aux Forges du Saint-Maurice. Publié pour la première fois il y a cinquante ans, on n'y a apparemment pas changé une virgule depuis; il a gardé jusqu'à ses coquilles typographiques. Il m'a été donné récemment de lire toutes les lettres reçues des institutrices laïques de l'école primaire par certain comité patriotique: autant elles reconfortaient par la noblesse des sentiments, autant elles attristaient par la pauvreté invariable — oui, invariable — de la composition et de la syntaxe. Je ne crois pas que même ceux qui, pour employer le mot consacré, “font métier de dénigrer notre enseignement”, aient jamais soupçonné un dénuement pareil. C'est à faire pleurer. Je souhaiterais que pour son édification personnelle un homme loyal comme mon ami Héroux, du Devoir, se donnât la peine d'examiner cette littérature. N'exagérons toutefois pas la part de l'école primaire dans la création des hautes valeurs intellectuelles par quoi se juge la civilisation d'un peuple. N'hésitons pas même à reconnaître que son action morale — comme il semble que le prouve à l'évidence l'état d'âme actuel de cette nation française où on disait que l'école neutre avait tué pour toujours l'idée religieuse — n'est pas comparable à celle de l'église ou du foyer. Bornons-nous, si on le veut, aux enseignements secondaire et supérieur.

Pour ce qui est de notre enseignement secondaire, quelque progrès qu'un homme d'âge mûr y constate en causant avec les écoliers; d'aujourd'hui, il suffit, pour en apprécier la valeur, d'observer que tous les professeurs qui se sont succédé à la chaire de littérature de l'Université Laval à Montréal étaient en France simples professeurs de lycées, c'est-à-dire de collèges classiques. Bien plus — et même en classant séparément un tout petit nombre de maisons placées dans des conditions exceptionnelles — on ne voit pas qu'il puisse jamais sortir de la médiocrité tant qu'il n'y aura pas d'école normale supérieure pour la formation du personnel enseignant, et tant que, les “collèges” étant avant tout des petits séminaires, le recrutement du personnel enseignant sera subordonné aux exigences du ministère ecclésiastique.

C'est surtout par notre enseignement supérieur que nous pourrions espérer nous révéler un jour ou l'autre comme force intellectuelle. Quand les plus célèbres universités américaines ou anglaises viennent chercher des professeurs au McGill's — comme cela s'est vu cinq ou six fois depuis quinze ans — ou qu'un ancien professeur du McGill's, encore lié de très près à cette maison, reçoit le prix Nobel pour des découvertes scientifiques, nous n'avons pas besoin d'en savoir plus long pour conclure que le Canada anglais commence à compter dans le mouvement intellectuel universel. De même est-il à présumer que si, une fois tous les dix ou vingt ans, les travaux d'un professeur de Laval étaient couronnés par une Académie de réputation mondiale, M. Hoeken lui-même attacherait peut-être une moindre signification au fait que nous rétribuons plus mal que nos servantes les institutrices de nos écoles primaires. Or, ne craignons pas de le demander à quiconque ne s'est pas érélinisé en passant par là, l'Université Laval comme université, c'est-à-dire comme préparation à l'intelligence de toute chose, cela existe-t-il? Quel est l'enseignement qui se donne là et qu'un bon homme d'affaires comme M. Leblond ou Brumath ou M. de Kerméno ne pût faire donner tout aussi bien par des “nègres” à quarante sous de l'heure? Quelle espérance au moins, avouons-nous que l'institution sera jamais autre chose que ce qu'elle a toujours été, savoir: une maison qui, en donnant à ses élèves — pour la plupart, jeunes hommes très contents d'eux-mêmes — ce qu'il leur faut pour gagner leur vie, les pénètre juste assez du sentiment de son utilité pour, hélas! les empêcher de voir tout ce qui lui manque? Quand à moi, lorsque je cherche à mesurer aussi exactement que possible le degré de culture de notre personnel universitaire, j'évoque malgré moi la délicieuse histoire de cette superbe collection de peintures accrochée aux murs de l'Université québécoise pendant un demi-siècle sans qu'une personne en soupçonnât l'existence, et qui, découverte en 1910 par un vague

peintre américain du nom de Puvis Carter, fait maintenant la gloire de ce foyer intellectuel, gloire lui-même d'une ville qui s'intitule modestement l'Athènes de l'Amérique.

La deuxième condition, c'est de faciliter l'étude de notre langue à nos compatriotes anglo-protestants. Il va de soi, en effet, que nous ne pouvons les blâmer d'ignorer le français s'ils sont virtuellement dans l'impossibilité de l'apprendre. Or, de la plus humble de nos écoles primaires jusqu'à notre soi-disant université, quelle est celle de nos institutions scolaires qui ne soit avant tout une institution religieuse et qu'un protestant — abstraction faite de la valeur intellectuelle ou professionnelle de l'enseignement — pût fréquenter sans se manquer de respect à lui-même? Et si l'on prétend que les Anglais peuvent apprendre le français comme nous apprenons l'anglais, je réponds tout simplement que, pour des raisons évidentes, ce n'est pas là parler sérieusement.

La troisième condition, c'est que dans nos mouvements de protestation nous fassions un état plus consciencieux de la valeur la française considérée EN SOI, comme instrument de culture intellectuelle. Depuis le commencement de la présente guerre, la preuve est faite, semble-t-il, et pour toujours, que pour être bon Français il n'est pas indispensable d'appartenir à telle ou telle religion — non plus, bien entendu, qu'à telle ou telle secte antireligieuse. Au fond, il n'y a probablement pas plus de raison d'établir une corrélation entre le patriotisme canadien-français et la foi catholique. Parmi les Canadiens-Français anglicisés j'en ai connu beaucoup qui avaient renié le catholicisme, mais j'en ai aussi connu un grand nombre qui étaient restés foncièrement, dévotement catholiques. D'autre part je crois bien que je n'apprendrai rien de personne en disant qu'aux États-Unis comme au Canada on trouverait nombre de Canadiens-Français indifférents en matière religieuse et cependant résolus à rester français. Mais si l'on veut m'expliquer à lier la langue et la foi, il faut tout au moins prendre garde que ce ne soit pas quelquefois au détriment de la langue. La Société du parler français eût pu faire beaucoup pour la propagation du français dans le Canada anglais; on sait sous quelles influences elle s'est changée en Société du parler catholique et français. Pour complaire aux visées étroites de Mgr Roy et de quelques autres, elle s'est aliéné non seulement les Canadiens protestants qui auraient pu secourir son effort, mais l'armée innombrable des catholiques canadiens-français qui ne se sentent pas de vocation pour la propagande religieuse, et qui du reste sentent confusément que dans ce mariage de la langue et de la foi, dicté par raison d'Etat, je veux dire par raison d'Eglise, ce n'est pas la foi qui a le plus à perdre. Comment peut-on sincèrement s'imaginer servir la cause du français dans l'Ontario protestant en ne cessant de proclamer que pour nous le français est d'abord un instrument de conservation et de propagation catholique? Et comment espérer en même temps faire croire à la Province de Québec que l'on n'est ni que par l'amour du français, quand, au coeur même de cette province, le français se meurt dans les arts et métiers, la procédure judiciaire, les administrations publiques et privées et vingt autres sphères; que de toute évidence un commerce intellectuel plus intime avec la France pourrait seul nous rendre, avec l'esprit français, la force d'expansion et de rayonnement qui nous manque; que néanmoins, par crainte de "l'irréligion", et en dépit de leurs beaux discours, ceux qui pourraient nous rapprocher de la France agissent au fond comme s'ils étaient enchantés de nous en tenir éloignés. Le jour où le clergé canadien-français ne mettra plus de conditions à sa défense du français, il reconquerra le coeur de ceux pour qui le français aussi est une religion, et c'est à dire que ce jour-là il y aura peut-être encore des indifférents en matière religieuse, voire des incroyants, dans le Canada français, mais qu'il n'y aura plus d'anti-américains. Au contraire, la plus grande maladresse dont il soit capable, et pour la religion et pour le français, c'est de continuer à se mettre en travers de tout mouvement d'action française qu'il n'a pas conçu et qu'il ne dirige pas, et qui ne s'affiche pas d'abord comme un mouvement catholique.

Pour résumer ce trop long article — qui y gagnerait, je crois, à se muier en brochure :

Envoyer de l'argent aux Canadiens d'Ontario, et tout suite, et le plus possible. Si nous ne pouvons vaincre, hâter pour l'heure.

Faire respecter le français aux Anglais d'Ontario :

1. En détruisant chez eux l'impression que cette langue n'est parlée au Canada que par des "porteurs d'eau" et des "sieurs de bois";

2. En relevant le niveau de notre enseignement secondaire et supérieur;

3. En créant quelques écoles françaises accessibles aux Anglais protestants;

4. En cessant de faire du français un simple état de catholicisme.

Et pour résumer ce résumé, je dirai qu'il n'y a pas de langue française possible sans pensée française; que la pensée française sera nulle en Ontario si la pensée française est américaine dans le Québec; que la pensée française, comme la lumière et comme la chaleur, par rayonnement, le moyen le plus sûr d'assurer la survie du français en Ontario est de faire du Québec un foyer intense de culture, de vie, de pensée française.

Quant à l'opportunité de la colonisation "professionnelle" préconisée par M. Surveur, je vous réfère à ce que j'en disais il y a deux ans dans une interview qui fut, si l'on ose dire, un certain retentissement, et que je vous envoie en brochure à raison de 10 sous l'exemplaire.

J'ajouterais que si l'on pouvait empêcher la Presse d'entrer en Ontario, les chances de survie du français chez nos compatriotes de cette province en seraient, à mon sens, notablement accrues.

OLIVAR ASSELIN,
Courtier en immeubles.

P. S. — Je ne verrais pas non plus d'un mauvais oeil M. Médéric Martin chef du gouvernement à Québec pendant un mois ou deux. — O. A. c. e. l.

Fièvre Angléterre!

Nous extrayons d'une lettre d'un de nos amis du premier contingent, adressée à un confrère de Laval, les quelques passages suivants :

Au village Bulford, Angléterre,
6 janvier 1915.

Mon cher ami,

Je commence à en avoir assez des Anglais et de l'Angléterre. Au début, cela pouvait aller; c'était nouveau. Mais à présent, peste!

D'abord, il pleut ici depuis deux mois, presque sans interruption. Nous palanguons dans la boue nuit et jour, jusqu'aux oreilles. Dans le moment, les plaines et le village où nous nous trouvons sont inondés.

Et puis les habitants du pays m'exaspèrent, avec leur physionomie hypocrite et égale.

Ils croient que les colonies vont tout faire pour sauver l'Empire, tandis qu'ils se baladent et feront tranquillement leur négoce, comme en temps de paix.

L'ennemi est à leur porte, leurs côtes sont attaquées, leurs villes sont bombardées du côté est, les Zeppelin se promènent à l'embouchure de la Tamise, les espions les conduisent, et ils restent là, inertes, insignifiants, avec des mots d'encouragement pour les "beastly colonials" qui viennent se faire tuer. Quant à eux, disent-ils, leur commerce, leurs occupations, leurs femmes les retiennent. Quel égoïsme! Cependant ils seront les premiers à récolter. Leur devise, aujourd'hui comme hier, semble être : "Faites-vous tuer et nous récolterons l'or sur vos cadavres".

En France, paraît-il, n'étaient les réserves françaises toujours prêtes à leur pré-

ter main-forte, les Anglais ne pourraient résister.

Ton vieil ami,

XX.

Eh! oui... Et le Canada continue d'envoyer ses hommes et son argent en Angléterre, au secours de messieurs les Anglais, qui restent chez eux pour soigner leur commerce et leurs femmes et se font défendre par les troupes françaises et les "beastly colonials".

Et M. McIghen déclare que le gouvernement canadien est prêt à ruiner le pays pour soutenir cette admirable "mère-patrie"...

O fièvre Angléterre!
O sage Canada!

Paul RAYMOND.

A quoi rêvent les jeunes filles...

A la manière de Morhose

Le vrai dire, l'amitié est une bien triste chose et les hommes sont bien méprisables. Je ne crois pas pouvoir mieux résumer l'impression que m'ont laissée mes lectures et mon expérience personnelle.

Je ne vous chanterai donc pas, monsieur le directeur, si je vous dis que mes rêves diffèrent beaucoup de ceux auxquels on accoutume mes soeurs, vos futures, qui ont peu vécu ou peu observé.

L'histoire de ma vie, n'est que l'histoire de mon âme. Et longue serait la narration de mes amours! Et triste serait le récit de mes déceptions! Et plus triste encore, et plus douloureux, et plus déprimant serait le récit de mes rêves!

Je suis une toute petite fille, monsieur Madras, une toute petite fille bien frêle, bien facile à briser et qui ne vit qu'avec son coeur. Un jour, avec une belle confiance et un grand espoir je suis venue à la vie, à la toute puissante Vie, pour lui demander un peu de bonheur. — Quand on est jeune, la solitude pèse et l'on a hâte de se livrer à la recherche de celui là dont la parole efface toute peine!

J'ai été bien punie de ma témérité. J'avais alors? Disons, dix-huit ans. Que d'hommes qui m'étaient chers j'ai dû chasser depuis de ma mémoire! Ah! que de numéros de téléphones qui m'étaient familiers, j'ai dû oublier au fil des jours métriers!

Si vous pouviez seulement refaire avec moi l'histoire de ma jeune vie à l'aide de tous ces portraits, de toutes ces lettres, de tous ces souvenirs qui gisent dans mes tiroirs, qui sommeillent dans mes calepins, vous verriez combien lâches furent les hommes avec moi. Si vous saviez, combien traitres, combien hypocrites ils furent, vos frères, et combien peu m'ont aimée!

— Et cependant, Monsieur le directeur, si vous me demandez "à quoi rêvent les jeunes filles", je vous répondrai sans hésiter que c'est à vous les hommes tant détestés, tant fouaillés, tant méprisés, et toujours si évidemment désirés, que nous rêvons que c'est à vous que je rêve, que c'est vous que j'espère; non pas pour la vaine gloire d'être enfin victorieuse, mais parce que je vous aime, parce que nous ne valons guère plus que vous.

Monsieur Isaac, vous avez un nom qui me va bien avec sympathie que vous accéderez à mon désir, qui est que vous publiiez ces lignes.

HORTENSE.

Montréal, 21 janvier 1915.

M. Lucien Ladouceur

Notre ami Lucien Ladouceur, qui fut pendant deux ans et demi l'un des plus brillants élèves de Laval, vient d'abandonner l'étude du droit pour se livrer aux études théologiques.

M. Ladouceur est entré, le samedi, 23 janvier dernier, au séminaire de Joliette, pour y commencer ses nouvelles études.

Le souvenir amical et les meilleures vœux de ses confrères l'accompagnent dans son nouvel état.

LA REDACTION.

Pour faire plaisir à M. J.-L. Pouliot

A ceux qui me regardent

—o—

Vous regardez mon cache-nez,
Le cache-nez qu'on m'a donné
Pour me cacher le bout du nez?...

En regardant mon cache-nez,
Vous me flattez... sans badiner!
... Depuis le jour où j'étais

Ce cadeau qui me fut donné,
—Cadeau qui, vous l'imaginez,
Était un hommage à mon nez,—

Mon idéal de cache nez
Devint un fait... vous comprenez :
J'avais un cache-nez au nez !...

Un cache-nez si long, si grand
Que j'aurais pu facilement
Me tailler un chandail dedans!...

Puis il fleurait bon le sachet,
Fleurait si bon que je cherchais
Quels doigts de femme s'y cachaient!...

Et quand je le eus autour du cou,
Je le sentis d'un chaud si doux
Que j'eus peur de devenir fou!...

—o—

Avoir un chandail sur le nez,
Des doigts de femme dans le nez,
Et même un doux feu sous le nez.

Ça me rend fou, vous devinez,
—J'en jure par mon cache-nez,
Moi qui vous fais un "piéd-de-nez"!

G. du SENE.

Montréal, le 18 janvier 1915.

Ce Journal est publié par la Fédération Universitaire, 1545, rue Saint-Denis, Université Laval, 185, rue Saint-Denis, Imprimé à l'Imprimerie Populaire, (limites) Et rue Saint-Vincent, Montréal.

DANSE

Chez le Professeur Lacasse, 426 Saint-Hubert.—Tél. Est 1386

Le nouveau "One step", la nouvelle "Hésitation", la "Maxis", le "Horse trot", enseignés aux étudiants pour \$3.00.

Cours de commencent; prix spéciaux pour étudiants.

J. A. DUFALT

distingué chef de l'orchestre universitaire, offre à tous les étudiants, à des prix excessivement bas, des habits du dernier goût; prend les mesures et essaie à domicile ou à l'Université.

1735 Parc Av. Tél. Saint-Louis : 2638.

Tél. Est : 1798. Ouvert le soir

F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est, 104, Ave. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

Casgrain & Charbonneau

PHARMACIENS EN GROS

187, Rue Amherst
MONTREAL

Produits chimiques, Extr. fluides, Pilules, Tablettes, Articles en Caoutchouc, etc. Instruments de chirurgie, tables d'opérations et accessoires

E. Ladouceur, E.E.D.

Deux habits de gala, à vendre pour ne pas dire à donner.

Se rend tous les jours, à l'Université Laval.

LAVAL vs McGILL

Laval, 2; McGill, 1.

En présence d'une foule presque aussi nombreuse qu'à la première rencontre, entre les deux Universités, Laval a de nouveau défait McGill, lundi dernier. La joute fut très contestée, pendant les deux périodes et Laval, ne doit sa victoire qu'à son jeu d'ensemble.

Notre équipe, cette fois-ci, était composée uniquement d'étudiants, et c'est une victoire bien universitaire.

Première période.—McGill a un avantage marqué au début de la joute. Parsons se fait applaudir pour son jeu brillant, et après quelques minutes, il compte le premier pour McGill. Laval évolue avec ensemble, et nos joueurs ont confiance. Lajoie fait du travail effectif sur la défense. Recevant la rondelle de Galarnau, Lajoie contourne la défense du McGill, et égalise les chances. La première période se termine avec un résultat égal pour les deux équipes.

Seconde période.—McGill débute encore très fort, et la défense du Laval se fait valoir. Panneton est solide dans les buts, et sauve la situation à maintes reprises. On exécute de belles combinaisons des deux côtés.

Labrecque prenant la rondelle près de ses buts, s'avance dans le territoire du McGill, et passe à Pontbriand, qui enregistre le deuxième point pour Laval et nous assure la victoire. McGill fait des efforts pour se sauver de la défaite, mais sans résultats. Pour la seconde fois, cette année, nous sommes vainqueurs de nos confrères anglais.

Tous les joueurs ont fait leur devoir, et des félicitations leur sont dues.

Lundi prochain, Laval jouera de nouveau contre M.A.A.A.

Voici l'alignement :

Laval	McGill
Panneton	Buts Mann
Lajoie	Points Kendall
Labrecque	Couverts Morris
Pontbriand	Avants Rooney
O'Sullivan	Avants Parsons
Gaudel	Avants Rainboth
Substituts—Laval: Renaud, Caisse, Joron, Badeaux; McGill—Hall, Masson, Kileh, Andrew, Montgomery.	

Les étudiants en médecine

Au Ritz-Carlton

Les étudiants en Médecine de l'Université Laval organisent pour le jeudi, 11 février prochain, un grand bal au Ritz-Carlton. Le docteur E. Persillier Lachapelle, doyen de la Faculté de Médecine et ex-contrôleur de la cité, présidera ce bal qui sera sans aucun doute "l'événement chic de la saison". Les professeurs de l'Université, les étudiants et leurs gentilles amies, l'élite de la société canadienne-française, s'y donneront rendez-vous.

Un excellent orchestre, sous l'habile direction du professeur J. Goulet, saura charmer les oreilles les plus rebelles à l'harmonie et à la cadence. En considération de la crise monétaire qui sévit un peu partout et particulièrement chez la gent étudiante, le prix du billet a été fixé à \$1.00. Joignez l'utile à l'agréable; encouragez les oeuvres universitaires en vous amusant. Le nombre de billets est limité; hâtez-vous d'acheter les vôtres. On peut s'en procurer chez M. Archambault, marchand de musique, rue Sainte-Catherine Est, près Saint-Denis; au restaurant Gagnon, à l'Université Laval, ou par téléphone, Lasalle 2179.

Communiqué par
J. Alphonse LABELLE,
Sec. des E. E. M.

Furonculose mentale

(TRIPTYQUE)
A Monsieur J. L. Pouliot, marmiton.
Humblement.

"Moi, je ne marche plus."
(Les Métamorphoses) Ovide.

1er FURONCLE
NARCISSE: Monocle. Ailes qui s'ouvrent.
UNE FEMME: Blonde... peroxydément blonde.
Elle glisse devant son regard ébloui.

LUI: Beauté de la blondeur et blondeur de la beauté...!
—Tu me donnes de renaissantes extases. Car la taille se dresse, souple et droite. Elle ondule, délicate, et le charme de son attitude est varié par des nuances de geste.
...Tu es de la race des sylphides...
* * *

2e FURONCLE
LE MEME: Avec un autre veston. Ailes qui battent.
UNE AUTRE FEMME: Brune. Lèvre en sanglantée de carmin.
Elle passe devant son regard avide.

LUI: Brune arkaite, tes yeux sont trou-blants!
Le hardi de tes formes et le fascinant de tes frémissements ont l'invincible assurance.
Tu as des parfums qui grisent
Tu es toute de force et de passion.
Tu énerves les sens émus.
...Tu es de la race des bacchantes...
* * *

3e FURONCLE
LE MEME: Se mouchant. Ailes brisées.
UNE TROISIEME FEMME: Son buste prémonitoire la précède de sa croaquante offrande.
Elle marche devant son regard effaré.

LUI:
Nous sommes de race mammifère.
* * *

Et, philosophe, il se creve les yeux.
RIKAN.

Ah! les poètes...

Mon ami Geoffroy, de la médecine comparée, entre dans ma chambre comme un coup de vent. Furieux, abasourdi, il me met sous les yeux un numéro de "l'Étudiant" et me montre ces vers:
"Oh! si tu veux que nous aimions la vie,
"Et si tu veux que nous soyons heureux
[toujours,
"Soyons des fous qui croient au bonheur
[de l'amour".

Puis l'écricain, ne pouvant plus se contenir:
—Sont-ils; assez exaltés, ces poètes!
Aller jusqu'à dire que le bonheur se trouve dans l'amour, quand tous les gens de bon sens reconnaissent qu'il n'y a aujourd'hui qu'un moyen d'être heureux: d'avoir tous les jours une cuisine comme celle qu'on nous sert au Ritz-Gagnon!
Mais les poètes... Ah! les poètes...

Est-il vrai que tous les abonnés de "l'Étudiant" n'ont pas encore payé le prix de leur abonnement à l'administration du journal?
* * *

Est-il vrai que "deux" Facultés seulement paient leur contribution à la Maison des Etudiants?
* * *

Est-il vrai que Robert L., de la Loi consentirait à accompagner son ami Allard dans un "p'tit voyage" possible à Québec?
* * *

Est-il vrai que le Secrétaire-Trésorier de la Fédération Universitaire, n'a en caisse que \$3.14, alors qu'il croyait en avoir \$314?

ON DEMANDE des FOURNISSEURS

(Tailleurs, coiffeurs, libraires, forgerons, etc.)
Clientèle: 750 dandys
S'adresser: 181, RUE SAINT-DENIS
Demander ISAIE NANTAIS

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.
Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

EN "20 ANS" RENTIER

LA MUTUALITE DE RENTE constitue l'école de la FRATERNITE, le chemin de LAISANCE, le commencement de L'ÉPARGNE, et le gage assuré de la SECURITE et de L'INDEPENDANCE.

LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE
Incorporée en vertu du Statut 22 Victoria Chap. 93
administree par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal SEULE réalise ce type parfait de la mutualité sociale. HOMMES, FEMMES, ENFANTS de tout âge peuvent y appartenir, il n'en coûte

QU'UN SOU PAR JOUR.
Demandez des renseignements et venez vous inscrire en vous adressant à
ARTHUR GAGNON, administrateur
255 Boulevard Saint-Laurent. Monument National, Montréal

FOURRURES

EN GROS ET EN DETAIL
Nous invitons toute personne et tout étudiant ayant besoin de fourrures pour cet hiver à venir examiner les jolis modèles que nous exposons dans nos salons.

Étudiants achetez vos bérets

— CHEZ —
Chas. Desjardins & Cie
LIMITEE
130, RUE ST-DENIS, 130

Habits de "Gala" A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable
Marc A. BRODEUR
13, NOTRE-DAME EST
TÉL. MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. J'échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur: soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.
Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer. N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE



Tél. Bell Est: 1584
Chas. G. de Lorimier
Fleurs naturelles et artificielles.
250, rue St-Denis, 250
MONTREAL

SPECIALITE: Tributs floraux et funéraires.

BRUNET J. et C. & CO.
PLOMBIERS
Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"
223 Saint-Laurent Tél. Est 1853

ÉTUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ÉCONOMIES A
La Banque d'Épargne de la Cité du District de Montréal

FONDEE EN 1816
Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS: Hon. J. Ad. Guimel, Prés.; Hon. Robert MacKay, Vice-Prés.; H. Bolton, Robert Archer, Hon. B. Dandurand, G. N. Moucel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Hingston, M.D.; C. W. Mulson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte diffère de celles de toutes les banques. DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les Épargnes, quelques petites, quelles soient, des veuves, orphelins, colliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SUR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'épargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Incorporée en 1869.
Capital autorisé \$25,000,000
Capital payé 11,560,000
Fonds de réserve 13,500,000

"L'ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS
LE RESTAURATEUR DE LAVAL, Université Laval
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine Est
J. PONY, 378, rue Sainte-Catherine Est
MAISON BOLTE, 46, Sainte-Catherine Est
BRUNEAU & MARTINEAU, 126 Saint-Denis
L'ARCHEVEQUE & LANGEVIN, 8 rue Saint-Jacques
MAILLOUX & FRERES, 252 Saint-Denis

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"
Téléphones: Bureau, Est 5556
Res., Est 229

Albert Dumas

249, SAINTE-CATHERINE EST, près Sanguinet
Nous possédons tous les clichés de la maison Dumas, depuis 20 ans.

LA DERNIERE PAGE!

Medice, cura te ipsum

Parmi les hôtes indésirables qui hantent d'habitude les bureaux de l'«Etudiant», savoir, les mesquineries, les ennuis, les tracasseries, les rals, les incendies, il en est de plus dangereux, mais non de plus abrutissants que le monsieur qui s'amène, avec grande importance et petit mérite comme l'âne chargé de reliques, un manuscrit à la main, qu'il croit être le diable et qui, entre nous, ne vaut pas le mot de Cambrouse. Mettre le manuscrit au panier et l'auteur à la porte, c'est acquiescer à l'«Etudiant», qui en a assez, un ennemi de plus ; chercher un dérivatif, il y en a mille en somme, par exemple, dire : «Le journal est au complet cette semaine», l'auteur, qui n'est pas pressé, attendra le prochain numéro et ce pendant vous assiégerez de ses assiduités obsessionnelles : perdre l'article, l'auteur convaincu que «sa petite chanson vous amuse, s'en va vous la recommencer» ; il faut publier, au risque de passer pour imbéciles, mais s'il se pouvait que ce calice s'éloigne... Douc.

EN GARDE

(c'est le titre)

Nos griffes vont le ressaisir,
Ame aux errances condamnée,
Car nous sommes la Destinée !
— Mais, je criai de mon rocher :
« A tous, je défends d'approcher ! »
Par la lucarne qui terrifie,
Par ce flambeau, je vous défie,
Arrière, troupeau détesté,
Mon Destin, c'est ma Volonté.

(MIRVANA DE SHURE)

(Moins la ponctuation, c'est l'épigraphie.)

Coincidence heureuse ou malheureuse, à votre goût, lecteurs, j'avais les 4 (sic) numéros de l'«Etudiant», sur ma table, au moment même où j'ai lu ces vers, et une foule d'idées ont suivi. (L'auteur ne se contente pas d'avoir, comme vous ou moi, quand cela nous arrive, une ou quelques idées, mais elles lui surgissent en foule). Me permettez-vous de les lire (mais, c'est une aubaine)?

Voilà, me dis-je, des vers qui conviennent à merveille à notre journal : l'«Etudiant» de fait est bel et bien dans les griffes du destin (ce qui ne l'empêche pas de tirer le diable par la queue, avis aux abonnés), il est une âme aux errances condamnée (pourquoi ne pas le traiter tout de suite d'individu ?). J'ai bien peur, et en être réduit à servir à son public si lettré et fort bien un long extrait de chinois (une compilation peut-être de notes de buanderie) n'est pas déjà une infamante condamnation (encore un qui comprend l'humour) ? — Je ne connais pas Phu Zil — et il y gagnerait à se faire connaître hors des boutiques de ce genre. — je lui demande toutefois, ouvertement et sans rancune, (que vous êtes magnanime!) de ne plus renouveler son exploit, soit dit en passant, j'ai appris depuis, qu'il était capable de faire mieux, beaucoup mieux même, sous un autre nom (tiens ! tiens ! connaît, connaît pas). Quant à Rikan, passons outre : quand on a écrit Blondes folles, Cailloux et Fleurs de Fumier, et puis Nocturne, on doit être incorrigible, mais sait-on jamais, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et même en fait de preuves — répétées, — j'attends encore un bon mouvement de sa part.

Mon but n'est pas de critiquer et violenter (oh ! oh !) même, des confrères, des amis peut-être, il est tout autre et je ne leur jeterais pas ce petit caillou (épais et lourd comme une brique, entre nous) s'il était destiné à jeter du froid (un caillou qui jette du froid ? !...), brouiller la limpidité de la source universitaire (image d'Epinal...), non, il est tout autre ; c'est de réveiller, s'il est possible encore, tous les bons étudiants, qui dorment, après m'être éveillé moi-même (pas possible ! il a encore le cachemar), au son discordant de ces morceaux «bebêtes» (c'est peut-être une de sa «foule» d'idées) et qui nous fait un tort considérable à tous les points de vue.

Certes, il y a de très bons articles, mais pourquoi ne sont-ils pas tous de la

même lignée ? Dans une famille, on ne peut exiger que tous les enfants aient les cheveux de la même couleur, ni même le teint frais et rosé (ni même du même père), mais, est-ce trop demander qu'ils soient d'une propreté irréprochable et décentement vêtus ?

Souvenons-nous en, le bon goût a toujours sa place (deuxième de sa «foule»), et à ceux qui se targuent d'originalité, il conviendrait peut-être de rappeler que de nos temps, la vraie originalité consiste à ne pas chercher à en avoir ou on risque de manquer son coup (quel chef d'école ! !) : ne chassons pas le naturel, il revient au galop ! (très neuf, très neuf !) Je ne vais pas demander à ceux qui écrivent, dans le journal, de nous donner des chefs-d'œuvre, mon ambition ne va pas jusque là, moi-même, je n'en serais pas capable (qui pourrait s'en douter ?), mais ce à quoi tout lecteur a droit de s'attendre, c'est que tous les articles aient un cachet de distinction auquel tous les étudiants peuvent parvenir en y mettant de la bonne volonté.

D'ailleurs les sujets ne manquent pas et tous les étudiants devraient écrire. Un journal comme le nôtre, ce doit être un peu de notre vie à nous-même, de notre âme, de nos aspirations à la vie toujours plus large et utile pour nous et nos semblables. (Merci)

La Fédération universitaire commence à pousser chez nous (finis donc de pousser, Baptiste !), on sent que l'âme universitaire ouvre les yeux, prend conscience d'elle-même, bat des ailes, mais, (me é é é é) l'horizon lui est fermé, il lui faut un organe plus puissant pour se faire apprécier au dedans, connaître et respecter au dehors. Notre journal seul peut nous constituer ce «Diplômé idéal», (Gagnon est «cuisinier idéal» : ça, c'est une annonce) et il importe de l'environner de tous nos soins. Qu'on ne se fie pas aux apparences, notre journal aurait beau être un roi qu'il ne saurait résister aux coups de la critique. Notre St. Laurent en a contenu sur ses rives de ces rochers qui orgueilleux défiaient le temps. Peu à peu, ils ont perdu de leur assurance, ils se sont appesantis sur leurs bases croûtantes (un rocher qui s'appesantit ! Vous voyez ça d'ici), ont baissé et baissé, et un beau jour, il en est resté un peu de sable que vient laver l'eau de la mer (sans commentaires). Avec le journal, a dit quelqu'un, on peut tout faire, (quand le papier est bon) et nous en avons la preuve tous les jours, il nous importe donc de faire le nôtre, le plus beau, le plus digne possible : de la sorte s'affirmera ce que j'oserai appeler notre «civilisation universitaire» et ainsi montera toujours de plus en plus haut l'Étoile du Laval.

Et le journal en créant à notre corps universitaire une personnalité évidente à tous, aimé et respecté, sera une nouvelle preuve de la force immense développée par l'union des cœurs et des bonnes volontés, et il pourra redire à tous ceux qui veulent parvenir après être arrivé lui-même au haut sommet porté par tous les bras «Mon Destin, c'est ma Volonté !»

MITRAILLE.

Je jure solennellement, devant Rikan, bourgeois, domicilié momentanément au refuge Meurling, n'avoir ni ajouté, ni supprimé une faute de logique, de syntaxe, d'orthographe, de ponctuation au chef-d'œuvre du dit Mitraïlle.

En foi de quoi, je signe, tout exténué d'avoir joué des coudées dans la «foule d'idées», d'avoir lu, recopié, annoté le dit chef-d'œuvre du dit Mitraïlle.

Je lègue ma plume à Phu-Zil, mon dictionnaire à Pointe-Sèche, et le reste de mes biens au Clou.

GRENADE-A-MAIN.

La semaine prochaine

Nous publierons la réponse de M. Jules Fournier à notre enquête sur la question scolaire ontarienne.

SUR CE QUI PRECEDE (1)

Ainsi donc, voilà comme ces Français, ces Français exceptionnels — il faut le dire — que sont MM. Brioux et Genin auront compris et reconnu notre dévouement ! Comme le dit si bien M. le juge LeBeuf, ce serait à n'y pas croire, si malheureusement les faits n'étaient là...

Au moment qu'arrivait à Montréal M. Brioux — qui de nos lecteurs l'ignore ? — il y avait bien trois mois que s'épanouissait, d'un bout à l'autre du Canada français, cet admirable mouvement de l'Aide à la France qui ne devait pas rapporter, pour les soldats français et leurs familles, moins de quelques centaines de mille envois en nature, sans compter les dons en argent. Tous, riches et pauvres — et plutôt pauvres que riches, — nous avions pour cette oeuvre donné sans compter. Les régions les moins fortunées, depuis les paroisses perdues de l'Acadie jusqu'aux concessions les plus reculées du Nord-Ontario, avaient souscrit pour la France tout le possible, et même au delà du possible. De pauvres familles elles-mêmes menacées de la misère, de pauvres veuves, de pauvres enfants s'étaient — comme on a pu d'ailleurs le lire déjà dans tous les journaux — s'étaient privés pour la France jusque du nécessaire.

— M. Brioux, vous disiez-vous, M. Brioux, l'auteur de la Lettre au soldat qui n'en reçoit point, M. Brioux, ce patriote attendri qui nous parlait au Monument National, avec des trémolos dans la gorge, de ses «chers soldats» tant éprouvés, et de ses «chers familles françaises» tant éprouvées, M. Brioux sans doute ne pourra rester insensible à de telles manifestations de sympathie française. Il fera lui aussi sa part pour leur venir en aide, à ces malheureux soldats, à ces infortunées familles...

Que vous dites ! pour parler le langage du loupier, et qu'il vous aurait fallu être malavisé pour juger autrement M. Brioux ! Non seulement, en effet, cet homme distingué daigna-t-il faire chez nous une conférence au bénéfice de la France, mais encore, cette conférence, combien se la fit-il payer ? Vous le savez, messieurs, lui qui, en France, pour des travaux de ce genre, touche des foyers jusqu'à 200 francs (840) par soirée, il voulut bien se contenter, à Montréal et parlant pour une oeuvre de charité, — de charité française, — de 1.000 francs (8200) pour un soir.

\$200 pris, il est vrai, à même les fonds destinés à ses «chers soldats», mais n'importe... En vérité, n'est-ce pas admirable ?

Que vous dites !

x x x

Or, ce soir-là, au Club Saint-Denis, M. Genin, s'adressant à M. Brioux, lui dit :

— Mon cher compatriote (souffrez, illustre maître, que je vous appelle ainsi), mon cher compatriote, j'ai bien l'honneur de vous offrir, tout modestement, une petite coupe de champagne. Je ne suis pas riche, voyez-vous, mais c'est bien le moins que je puisse faire pour un hôte tel que vous.

Le «cher compatriote» daigna sourire, acquiesçant.

Et c'est pourquoi l'Alliance Française de Montréal a dû payer à M. Genin, — pour cette coupe de champagne offerte par M. Genin, personnellement, à M. Brioux, — quelque dix ou douze dollars.

— Allons, ne nous gênons pas, hein ! Après tout, c'est-il pas nous qui sommes les princesses ?

x x x

A Saint-Vincent-de-Paul, tous les journaux l'ont-ils assez annoncé ! ce fut M. Wenceslas Lévesque, député de Laval, qui reçut le royaume, d'ailleurs, paraît-il, et, paraît-il aussi, sans demander l'écol — M. Brioux accompagné de M. Genin.

(1) Sur une lettre de M. le juge LeBeuf.— Note de l'«Etudiant».

N'empêche que, pour cette visite à Saint-Vincent-de-Paul, M. Genin, l'autre somaine, osa bien réclamer à l'Alliance Française la bagatelle de \$85.

— \$85 ! s'écriait devant ses collègues, à la réunion dont il est plus haut parlé, M. le juge LeBeuf. — \$85 ! y pensez-vous ? Mais y avait-il des femmes ? ! ! (textuel).

Question indiscrette, à notre avis, et encore plus injuste, à la fois pour M. Genin et son «illustre» ami... Mais pourquoi diable, aussi, ce fichu Genin alla-t-il bien demander ces \$85 ?

Borné dans sa nature — oh combien ! — serait-il (pardon, ô Lamartine!) serait-il également infini dans ses vœux ? Il finira par nous le faire croire.

\$85 pour une promenade à Saint-Vincent-de-Paul, et sans compter l'hospitalité de Wenceslas ! Baste ! Pas étonnant qu'après cela MM. Brioux et Genin aient eu chacun une indigestion de deux jours. (Soit dit sans reproche, M. Genin, par la suite, s'en est-il assez vanté ! Attrapper une indigestion en compagnie d'un académicien, voyez-vous, mong bong, cela n'est pas donné à tout le monde !)

x x x

Un autre incident de cette séance du 11 janvier, à l'Alliance Française.

Il ne s'agit plus cette fois d'un attentat contre les fonds destinés aux soldats français, mais bien seulement d'une entreprise commerciale visant la bourse de quelques Canadiens.

Un directeur de l'Alliance s'étant dernièrement vu conférer une distinction du gouvernement de la République, M. Genin, ce bon apôtre, faisait tout simplement proposer, par un sien ami, que les collègues du nouveau décoré se cotisassent (sic) pour lui offrir, en témoignage d'estime, admiration, etc., un insigne acheté de qui... devinez !

— Parbleu ! dites-vous, mais de M. Genin lui-même...

Vous parlez au diable ! En effet, M. Genin prétendait avoir acquis jadis, par la plus extraordinaire des chances, un insigne — un véritable bijou, un merveille ! — dont il avait bien toujours entendu ne jamais se départir... Toutefois, vu les circonstances et son dévouement à l'Alliance, il voulait bien le céder, cet insigne, pour une bagatelle... moins que le prix coûtant... \$75... Entre amis, voyez-vous !...

Et la chose allait passer comme une lettre à la poste, lorsque tout à coup, M. Philippe Hébert, très tranquillement, déclara :

— Si vous plaît, moi, je vous en achèterai un pareil, quand vous voudrez, pour \$35. Je sais exactement ce que cela vaut.

Sur quoi, éclat de rire général parmi les graves directeurs.

Ah ! ce pauvre Genin et son insigne... Mais soyez tranquilles : vous verrez qu'il finira bien par le placer ailleurs — toujours au plus grand profit des oeuvres françaises.

Soyez tranquilles...

Jules FOURNIER.

(De l'Action)

PROTESTATION

Tous ont lu la protestation de «Mitraïlle». Nous ne voulons pas nous prononcer sur les idées de ce distingué critique. Nous pourrions lui faire remarquer qu'il n'entend rien à la fumisterie, à l'ironie, à l'originalité...

Nous n'en ferons rien faire cependant. Contentons-nous de souligner le manque de goût renversant que révèle son style.

C'est évident, «Mitraïlle» n'a pas de goût et il est «pied, pied !...» Mais gageons que ce «pied» n'a même pas le goût de se chausser chez Dussault, le bottier esthète si estimé de tous les gens de goût...